

L'agriculture, le renversement anthropologique

Dominique WOLTON, 2012

La distinction est apparemment simple ; le sol renvoie à la nature, la civilisation à la culture. Sauf que dans l'histoire de l'humanité, le sol a aussi toujours été une culture et finalement une civilisation. Et le paradoxe est que le XXI^e siècle verra le grand retour de la civilisation du sol et de toutes les cultures qui y sont liées, par opposition au modèle urbain du XX^e siècle. Non seulement parce que le déséquilibre ville-campagne est disproportionné et qu'il faudra bien le rééquilibrer au profit des campagnes, mais aussi parce que la population de 8 à 10 milliards d'individus obligera à revaloriser dans un monde ouvert et tout petit l'importance de l'agriculture et de la nature comme dimension économique, anthropologique et culturelle. C'est cela le grand renversement anthropologique : la question du sol, de l'agriculture, de la nature, est la nouvelle frontière de la civilisation technique des systèmes d'information triomphants.

La « loi » de l'Histoire

C'est peut-être le stéréotype scientifique, technique, économique, social, politique et culturel le plus résistant. Le progrès scientifique et technique augmente les rendements agricoles, permettant avec l'exode rural et le progrès économique de faire croître le secteur industriel, en attendant que celui-ci s'efface progressivement au profit du tertiaire, symbole du progrès dans toutes ses dimensions. La puissance et la modernité d'un pays se voient à la proportion de la population active dans le tertiaire, une très faible agriculture et un tissu industriel en perte de vitesse.

C'est seulement depuis 2008 que l'Occident, et l'Europe en tête, réalise l'erreur de la désindustrialisation et la nécessité de se réindustrialiser. La même erreur concernant le « progrès » de la quasi-disparition du secteur primaire n'est pas encore parvenue à l'oreille de nos élites qui se demandent doctement si l'agriculture française ne pourrait pas avoir la même production et productivité avec moins de 300 000 paysans !

Toute cette « révolution des trois états » s'est imposée parce que depuis plus de deux générations, les hommes, longtemps soumis à la nature et à la matière, ont identifié le progrès à l'idée de s'en détacher et ne plus vivre que dans un univers propre, urbain, sans travail pénible, et assis devant des ordinateurs, symboles du progrès et de la liberté ! L'écran, les RFID¹ et les nanotechnologies comme le cœur du progrès. [...] Le progrès ? Tous dans la ville, 24 heures sur 24 derrière les écrans, de la maternelle à la maison de retraite, avec les ouvriers pour animer les musées industriels et les paysans comme gardiens des paysages. Ceux-ci gérant par ailleurs la production et la vente des produits agricoles par ces mêmes ordinateurs qui, de leurs fermes et des réseaux, permettent de jouer avec les bourses mondiales d'Amérique, d'Asie, et demain d'Afrique et d'Amérique latine...

¹ RFID désigne la radio-identification, de l'anglais Radio Frequency Identification.

L'impasse

Nous y sommes. Au nom de tous les progrès et de tous ces conformismes. D'autant que ce qu'il reste de paysans est accusé, en outre, au nom des valeurs écologiques dominantes, de « détruire » la nature et d'être les rois de la pollution. La stratégie du soupçon s'impose. Le monde agricole, considéré comme responsable et acteur de la destruction de la nature, est mis en cause par les vigilants écologistes. Tout le monde soupçonne tout le monde mais l'internaute mondial, accusateur et justicier, ne sait plus ni monter un meuble, ni bricoler, ni même faire du jardinage, préférant acheter dans les magasins bio, chers, mais « naturels ». Le citoyen moderne, hyperbranché sur les réseaux, avide de vitesse et d'interaction dans un monde devenu tout petit, n'a de contact ni avec la nature ni avec la matière et s'émeut devant cette nature en vitrine. Le comble de l'innovation dans un univers totalement urbain est d'ailleurs de construire des murs végétaux... Il n'y a plus que le rythme technique, c'est-à-dire celui de la nanoseconde, de la vitesse absolue ; celui de la nature est délégitimé et totalement abandonné. [...]

Mais c'est justement ce patrimoine culturel de la nature, dont le monde agricole est l'acteur depuis des siècles, qui est dévalorisé. Il ne reste qu'un espace urbain hyper-technicisé, et une sorte de nature naturante idéalisée par l'écologie, devenue un grand « garden center ». Rien entre les deux. Certes, la réaction militante de l'écologie s'est, à juste titre, constituée contre l'industrialisation et l'exploitation intensive de la nature entre 1930 et 1980, mais tout ne peut se réduire à ce combat, juste en grande partie, mais insuffisant. Autrement dit, il faut, entre la sauvegarde de la nature et l'urbain, revaloriser la culture que représente cette nature travaillée par les hommes depuis des siècles. Hélas, le monde agricole se trouve maintenant lui-même trop peu représenté démographiquement et socialement pour intervenir dans l'espace des sociétés urbaines. Soit on le soupçonne d'avoir détruit la nature par tous les produits chimiques et autres, en oubliant le poids des industries et de toute une culture partagée par tous pendant un demi-siècle, soit on le perçoit comme un délicieux témoin du passé dont on a besoin quand on sort des villes. Mais on voit rarement l'agriculteur comme un acteur aussi central et « moderne » que par exemple l'internaute mondialisé.

Le déséquilibre au détriment de tout ce que représentent l'agriculture et la nature est trop fort. Et sans doute le principal paradoxe vient du fait que l'écologie, qui a contribué à revaloriser toute la problématique du rapport à la nature, ne s'est finalement pas accompagnée d'une revalorisation du monde agricole. Celui-ci est presque considéré aujourd'hui comme coupable, ou tout au moins suspect. En aucun cas comme un acteur essentiel du rééquilibrage à construire entre agriculture, industrie et services.

Ce qui devait être « les restes » d'une société et d'une civilisation à « gérer » devient les prémices du réexamen anthropologique indispensable à mener. Indispensable si l'on veut sortir d'une société réduite à des cités interminables, hérissées de tours où des milliards d'individus, immobiles, interconnectés, obèses ou obsédés par les régimes minceur, idéalisent une nature totalement domestiquée. Le même travail de déconstruction et reconstruction symbolique et culturelle est à mener à l'égard du monde industriel. Celui-ci, après avoir été central pendant deux siècles, de l'économique au social, au culturel et au politique, a été délaissé depuis une génération au profit de ce mythique secteur des services et des systèmes d'information, aujourd'hui identifié au progrès. En réalité, sauver l'altérité passe d'abord par une revalorisation de l'agriculture et de l'industrie, de la nature et de la matière. Sinon cet empire de signes que sont devenues nos sociétés basculera sur lui-même sous le poids de ses limites et contradictions. Nature, matière, signe sont les composants cognitifs, sensibles et humains à toute société. Sous peine d'un déséquilibre définitif.

Le deuxième défi, au-delà de cette revalorisation des mondes de la nature et de l'industrie, est sans doute de réaliser l'importance centrale du respect, largement insuffisant, en faveur de la diversité culturelle. À quoi servirait un monde où les diversités agricoles et industrielles sont réhabilitées sans que la diversité culturelle, c'est-à-dire celle des hommes et des sociétés, soit également respectée ? Ce qui est beaucoup plus difficile que de respecter la diversité de la nature ou de l'industrie... Autrement dit, à l'occasion du réexamen de la place du monde agricole dans notre civilisation, et demain de celui du monde industriel, la question suivante est celle du respect à l'égard de la diversité des cultures et des sociétés. Respect d'une diversité humaine qui n'a finalement jamais existé dans l'histoire de l'Humanité...

La rationalité triomphante de la mondialisation, et des systèmes d'information, ne sonne pas le glas des visions rurales et industrielles du monde, mais souligne au contraire l'importance de réintroduire de l'altérité, là où progresse la logique du même. C'est le statut de l'altérité dans l'anthropologie politique et culturelle à l'aube du XXI^e siècle qui est en cause. Et le monde agricole permet ici un étonnant pied de nez à l'Histoire. Le secteur le « plus ancien », celui qui devrait être « réduit » à l'essentiel et se faire oublier, devient au contraire le symbole de l'altérité à retrouver, pas seulement sur le plan économique et social, mais aussi culturel et politique. Ceci pour que la mondialisation soit autre chose qu'un impossible, et violent, processus de standardisation et de rationalisation. Que le plus ancien devienne le symbole de ce qu'il faut préserver et à faire cohabiter avec d'autres valeurs de la société est une belle « revanche » symbolique.